Allons Enfants de la Patrie



33

POÈMES

DE

Jean RICHE

DE L'ACADÉMIE FRA

IMAGES

DE

JOB

MAISON ALFRED MAME ET FILS

Allons, Enfants de la Patrie!...

JEAN RICHEPIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Allons, Enfants de la Patrie!...

IMAGES DE JOB



TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS

[I]l a été tiré de cet ouvrage 33 exemplaires sur papier des Manufactures impériales du Japon, numérotés à la presse de 1 à 33.

AVANT-PROPOS

C'est dans une cave, aux temps déjà si lointains des premiers bombardements, que fut conçue l'idée du présent album.

Pourquoi et comment? Oh! de la façon la plus naturelle du monde, en vérité, d'une façon même irrésistible, et presque sans y prendre garde, ma foi!

Parmi les familles réfugiées dans cette cave, entre voisins devenus peu à peu des amis que lient désormais d'inoubliables souvenirs, il se trouva que l'une avait pour chef un ancien cuirassier, l'autre un ancien enfant de troupe, et que celui-là était peintre et celui-ci poète, et que tous deux communiaient dans l'amour des beaux livres curieux et des vieilles estampes rares.

Il va de soi qu'à propos de nos braves, de nos enfants, des héros illustrant notre époque tragique et sublime, on rappelait souvent leurs grands ancêtres de naguère et de jadis, comparant leur histoire à la nôtre, qui pouvait en être l'effondrement ou l'apothéose. Inutile d'ajouter que l'on concluait toujours par la seconde hypothèse. Les bombes avaient beau s'obstiner à nous crier non; *le mot de la fin restait infailliblement au* oui *victorieux et gouailleur de la berloque!*

Notez que l'atelier du peintre est à la fois une admirable bibliothèque riche en livres, documents spécialement militaires, et un musée d'armes, armures, uniformes, et que le poète y fut introduit, et s'en émerveilla. Notez encore...

Mais à quoi bon insister? Les mariages d'esprits ont aussi leur coup de foudre, n'en doutez pas! A preuve le présent album, dont l'idée fut conçue sans y prendre garde, et qui a pour progéniture ces trente-trois images et ces trente-trois poèmes, chaque image et chaque poème face à face ayant l'air d'avoir tous les deux pour auteur un seul et unique cerveau d'artiste. Quel plus parfait témoignage et exemple d'union sacrée!

Un mot sur ce chiffre de trente-trois? Ne cherchez point. Il n'a rien

cabalistique, ce chiffre. C'est trois cent trente-trois mille trois cent ente-trois, et encore plus, qu'il eût fallu mettre, si l'on avait voulu tout re. Mais le pouvait-on? Les héros de notre histoire, ayons le courage de avouer, ils sont trop!

Donc, on a dû se borner. Au lieu d'un énorme catalogue, on s'est ntenté de faire ce petit album de trente-trois pages doubles, sans plus, sant pour le mieux, de tout cœur, en toute simplesse, et comme en ccourci, la gloire du soldat français, de 421 à 1919, de sainte Geneviève Poilu.

Demandez-vous encore d'autres explications? Quelles, je vous prie? n est-il vraiment besoin pour comprendre par quel symbolisme ingénu, asi enfantin, Charles Martel est devenu le forgeron de Poitiers, *et mment les communiers de Philippe-Auguste ont pris figure dans* le acheur de Bouvines? *Non, n'est-ce pas? Si quelque commentaire là-ssus vous est indispensable, cherchez-le sur les bancs de l'école primaire; dernier galopin venu y suffira.*

Peut-être, touchant certains faits historiques peu ou mal connus, elques précisions, citations, documentations (comme on dit), vous eussent-es semblé nécessaires? On y a songé, croyez-le bien, et l'on n'eût pas été barrassé pour y pourvoir. Vous pourrez le constater par quelques notes, nt il eût été fâcheux de farcir et d'alourdir le livre, mais que l'on a pris in de rejeter dans un petit fourgon à l'arrière, comme impedimenta. *ux qui s'y plaisent y trouveront la preuve que l'on n'en manquait point. ulement, quoi? Cet album ne leur est pas spécialement destiné; bien contraire!*

Il est fait pour les enfants, d'abord; et aussi pour les grandes per-nnes qui ont le suprême bonheur de rester enfants le plus tard possible, st-à-dire d'aimer le beau, la légende, l'héroïsme, la France, comme il ut les aimer, à la bonne franquette, le cœur sur la main et à plein ur.

Que ceux-là ne soient pas trop mécontents, ce sera notre plus douce compense; et le meilleur compliment que je nous souhaite, c'est que l'on isse dire de cet album, né sous les bombardements, dans une cave :

« Voilà un livre de derrière les fagots! »

J. R.

15 avril 1920.


SAINTE GENEVIEVE

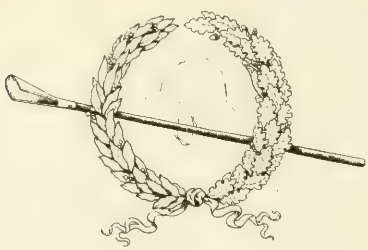
SAINTE GENEVIÈVE

L'Histoire au monocle sévère
La voit « Dame de grand'maison » ,
Mais ses documents ont beau faire,
Toujours la Légende a raison :

Et, donc, pour tous comme pour elle,
Notre *patronne* que voilà
Demeure l'humble pastourelle
Devant qui s'enfuit Attila.

Il était le vainqueur du monde,
Surnommé le Fléau de Dieu;
Elle, Parisienne et blonde,
Se dit : « Tiens, tiens! Attends un peu! »

Et, souriante et gringalette,
Sûre qu'il n'y reviendrait plus,
Contre lui croisa sa houlette...
Vive le premier des poilus!






Roland

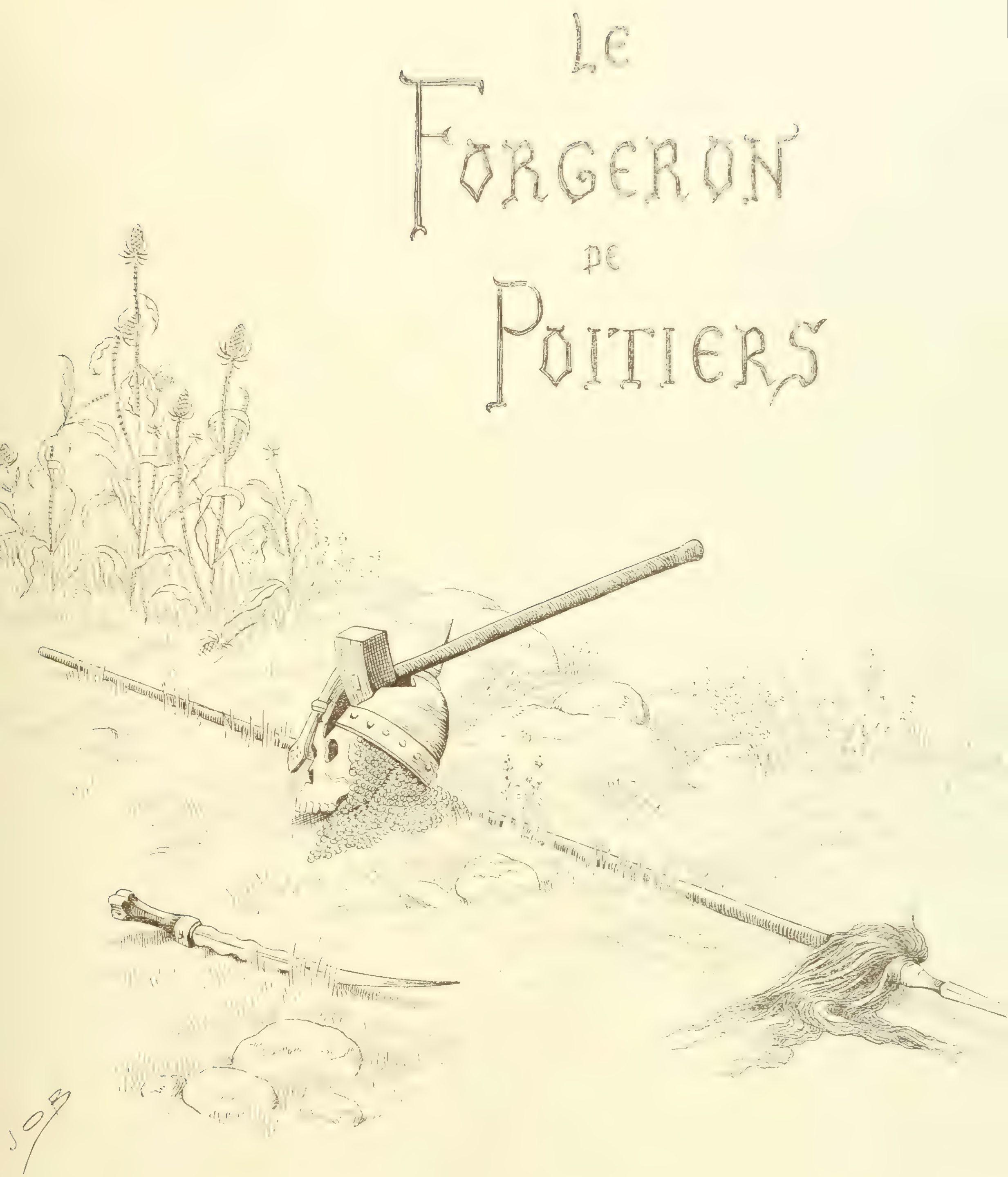
ROLAND

Souffle, Roland, souffle dans ton cor!
Souffle sans fin! Souffle encor, encor!
Souffle à rendre l'âme!
Ton âpre appel, depuis tant de jours,
Nous entendons toujours et toujours
Tout ce qu'il nous clame.

« A l'aide! A l'aide! On entre chez nous!
L'étranger veut nous mettre à genoux!
Redressons nos tailles! »
Tel est l'appel de ton cor, Roland,
Dont l'âme ainsi va toujours soufflant
Toutes nos batailles.

La Marne en fut le dernier écho,
Quand claironna son cocorico
Chassant l'aigle immonde;
Si bien, ô preux à l'olifant clair,
Qu'on vient encor, avec ton vieil air,
De sauver le Monde.




LE FORGERON DE POITIERS

LE FORGERON DE POITIERS

Avec un *han* dans sa gorge
Sèche comme une salorge,
Le forgeron forge, forge.

Avec un grand coup de reins,
Il écrase comme grains
Les aciers et les airains.

Qu'ils soient d'Afrique ou d'Asie,
Sans que rien l'en rassasie
Il forge à sa fantaisie.

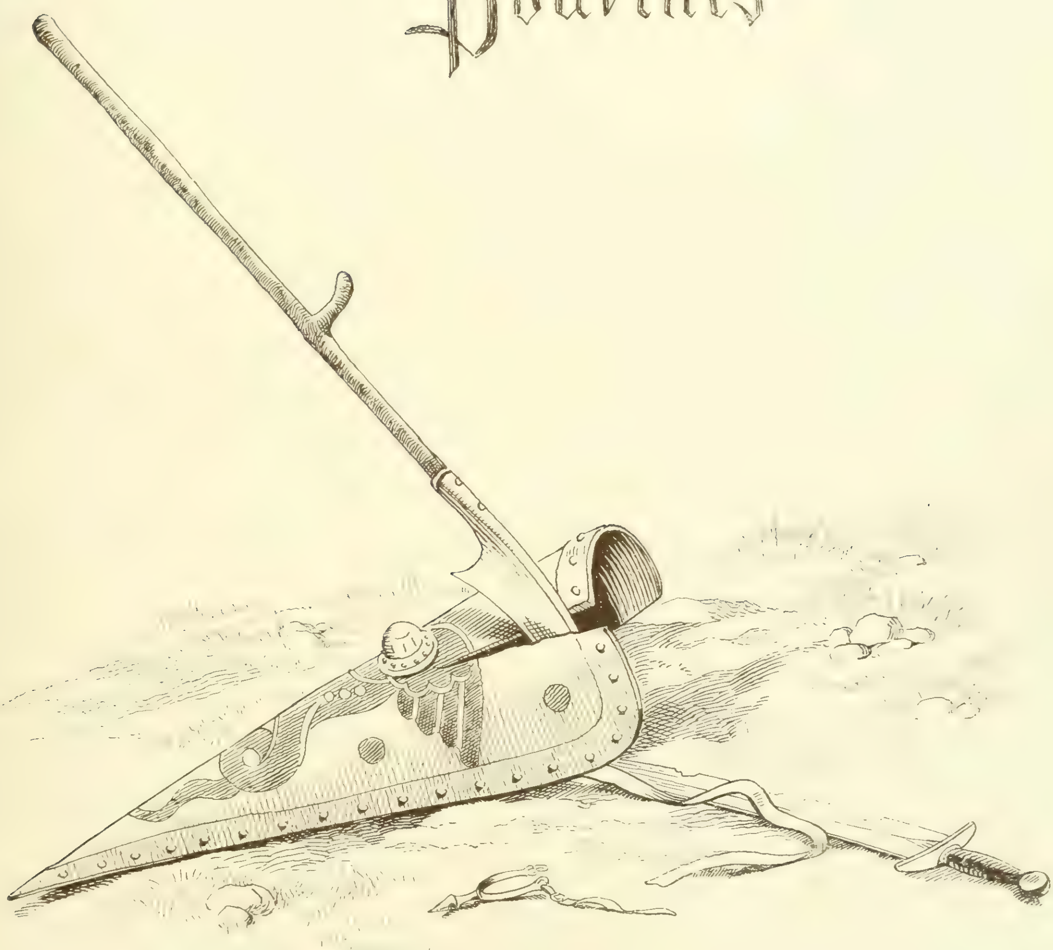
Il forge, forgeras-tu,
Et le fer battu, battu,
S'aplatit sous sa vertu.

Sarrazins, Goths, Malabares,
De tous les métaux barbares
Il fait des clous et des barres,

Et même un terreau divin
A qui le sol poitevin
Doit le bouquet de son vin.



le Faucheur de Bouvines



LE FAUCHEUR DE BOUVINES

Par larges coups de droite à gauche,
Fauche, bon faucheur, fauche, fauche
Comme blés drus,
Fauche, fauche, fils de la plèbe,
Ces chevaliers qui sur la glèbe
Sont des intrus.

C'est en fer qu'ils ont des tuniques,
Ces fameux géants teutoniques;
Mais leurs chevaux
Ont les jarrets en découverte,
Comme toi. Quelle proie offerte,
Fils, à ta faux!

Ah! pauvres chevaux, tu les aimes,
Tu les plains. Les tiens sont les mêmes,
Des malheureux!
Mais qu'y faire? Ce qui les monte,
C'est ton esclavage et ta honte.
Tant pis pour eux!





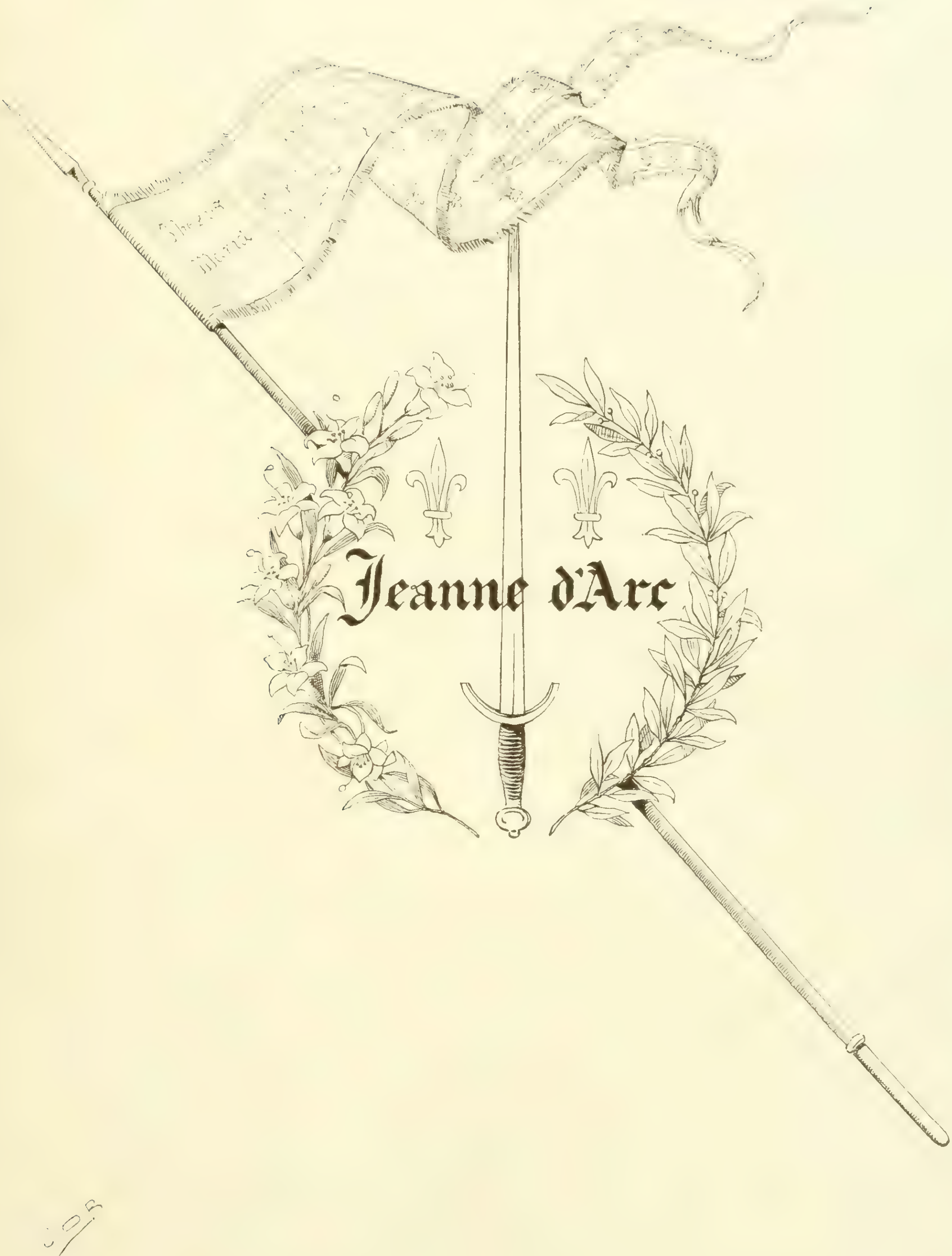
la Croisade des Enfants



LA CROISADE DES ENFANTS

« A Jérusalem !... Tous !... On ira !... Certes !... »
Ont crié soudain cent bouches ouvertes
Dans un hourvari d'enfantines voix ;
Et voici brandir des sabres de bois ;
Des loques au vent se font banderoles ;
Citrouilles, toupins, poêlons, casseroles,
Deviennent autant de casques, d'armets,
Qu'empanachent des poireaux en plumets.
De quel vin ces fous ont-ils bu rasade ?
Oh ! ne riez pas ! C'est pour la Croisade
Que les chers mignons veulent tous partir.
L'âme d'un héros, l'âme d'un martyr,
Jusqu'au plus nabot, tous ils l'ont dans l'âme ;
A travers les coups, le fer et la flamme,
Tous, tous, ils sont prêts à verser leur sang.
Ce que représente ou croix ou croissant,
Ils n'en savent rien, pas plus que tant d'autres ;
Ils n'en sont pas moins, même eux, les apôtres
Du Monde qu'enfin l'on est aujourd'hui,
Et que l'Orient eût fait, comme lui,
Barbare, écrasé sous la Force infâme.
Merci donc, enfants, merci pour votre âme,
Et pour ton grand geste ouvrant l'horizon,
Petit moine en chaire au dos d'un grison !




Jeanne d'Arc

JEANNE D'ARC

Quelle que soit la terre où dorment ses aïeux,
Tout être humain se sent né d'elle : et donc il l'aime,
Ce giron où bientôt il va rentrer lui-même,
Sachant que nulle part il ne dormira mieux.

Le plus triste, quand il y songe, en est joyeux ;
Le plus pauvre à son front en porte un diadème,
De posséder ce coin à lui, du lit suprême
Que la nourrice fait pareil pour tous ses fieux.

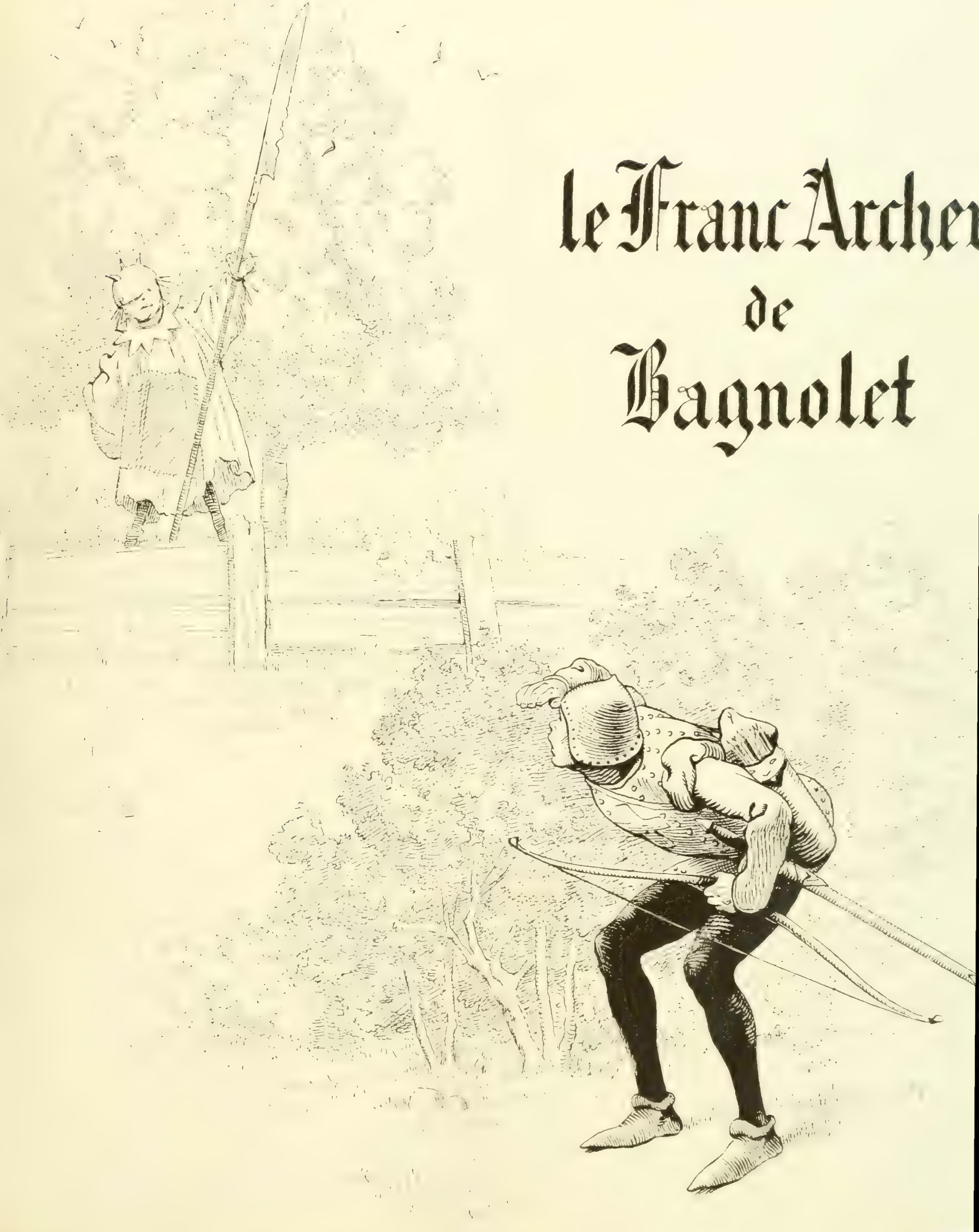
N'eût-on que cette égale espérance en partage,
Sus à qui veut ravir notre unique héritage !
Il est à nos aïeux, à nos enfants, à nous.

Sus au voleur ! Voilà ce que ta face crie,
O Jeanne, dont il faut ne parler qu'à genoux,
Verbe en qui s'incarna l'amour de la patrie !




Jhesus
Maria

le Franc Archer de Bagnolet



LE FRANC-ARCHER DE BAGNOLET

Lui, le croquant, vil herbager,
On vient d'en faire un homme d'armes.
Sa devise est dans les vacarmes :
« Je ne crains rien, fors le danger. »

Hé, là! Quel froid le prend au râble!
Qu'est-ce qu'il voit là-bas, soudain?
Haut, fier, fort, large, un paladin
Armé, lance au poing... Diable! Diable!

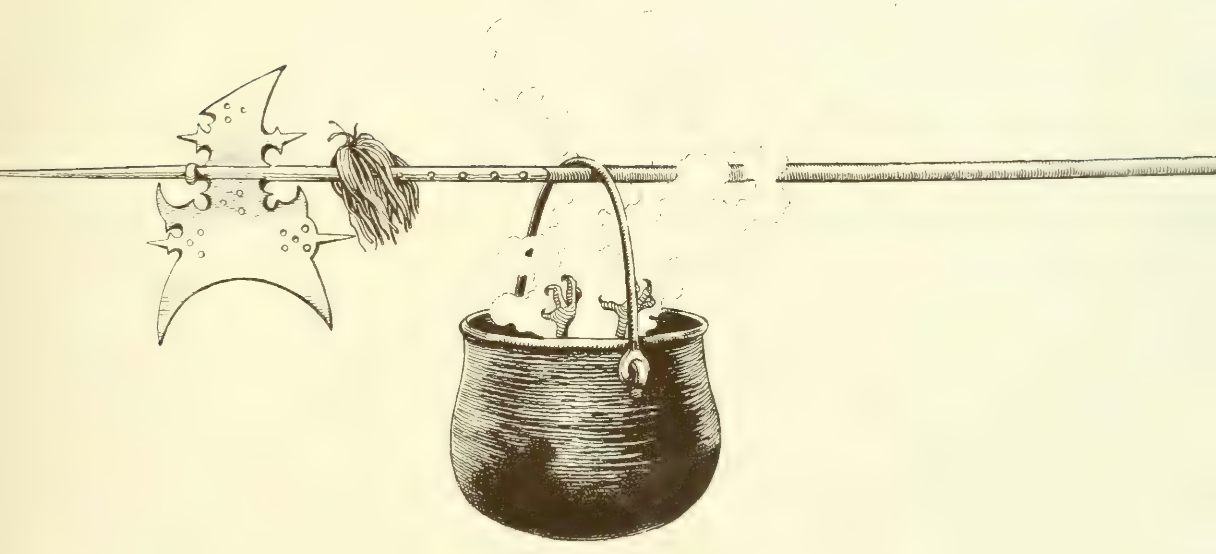
O franc-archer de Bagnolet,
Vas-tu, toi, t'enfuir, blême et blêche?
Mais non; le gars tire une flèche,
En se disant : « Il est trop laid! »

Une autre, une autre, une autre encore!
Tant, tant, qu'il vide son carquois,
En lui criant d'un air narquois :
« Défends-toi donc, grosse pécore! »

Puis, l'ayant lardée en détail,
En riant lui coupe la tête...
Nous avons eu la même fête
Avec le même épouvantail.



LA POVLE AV POT



LA POULE AU POT

Pauvre paysan au corps amaigri
Par tant de labeurs pour le sol de France,
Cette poule au pot dont le roi Henri
T'avait fait rêver la grasse espérance,
Ce n'est pas souvent qu'on t'en a nourri,
Mangeux de pain sec frotté de lard rance.

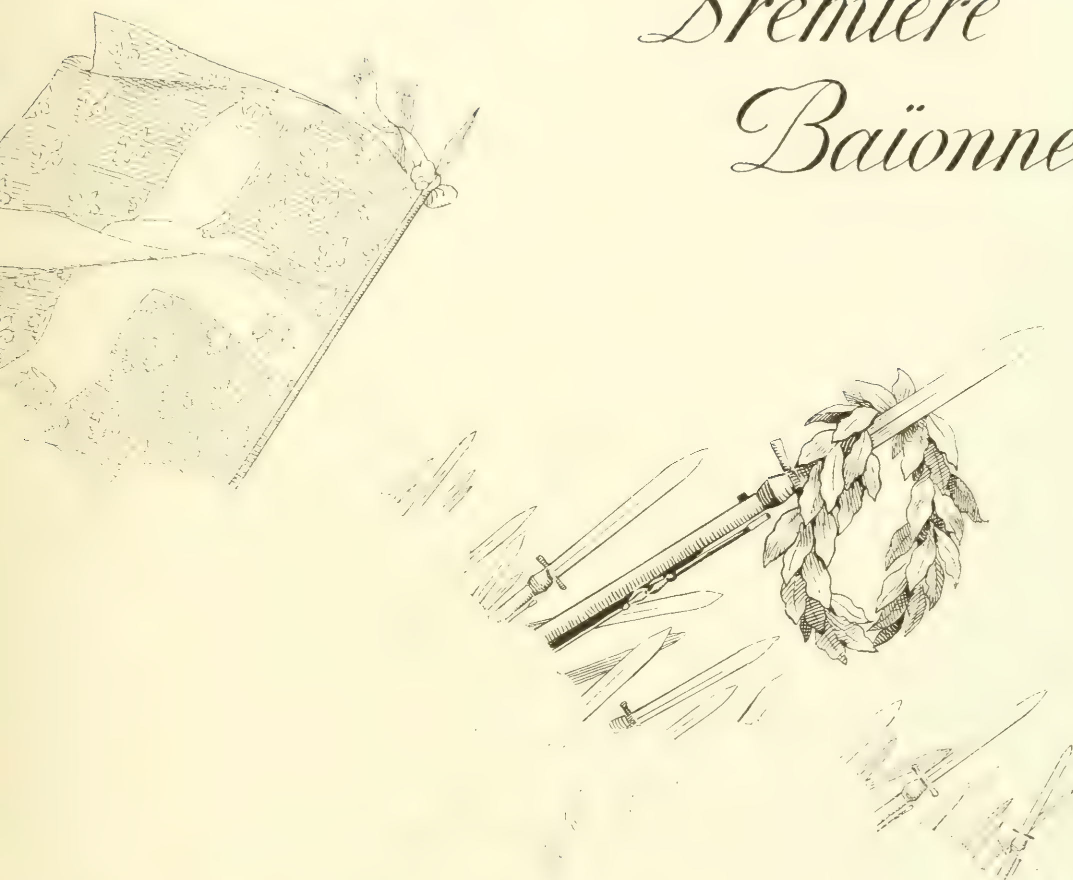
En voici quand même une, mon chéri,
Dont tu vas avoir vraiment l'assurance.
C'est un des soldats du bon roi Henri
Qui vient en garnir ton ventre en souffrance.
Il t'en fait cadeau, dans un joyeux cri,
A toi, de sa part, au nom de la France.

Femme, enfants et toi, chantez guilleri !
Va, cor cinq cents ans de persévérance
Et ton pot sera tous les soirs fleuri
Du mets qu'a gagné ta longue endurance,
Bon vilain qu'aimait le bon roi Henri,
Et qui viens (toujours !) de sauver la France !





La Première Baïonnette



LA PREMIÈRE BAÏONNETTE

Oui, c'est chez nous que la première
Baïonnette a vu la lumière.

Nous sommes pourtant bonnes gens,
Certes; mais non pas des Jeans-Jeans.

Or, quand pour se battre on s'accointe,
Au lieu du poing, vive la pointe!

Elle est le trait d'esprit, net, froid,
Qui frappe droit au bon endroit.

Les longs discours vont aux apôtres;
Nous aimons le mot bref, nous autres.

D'ailleurs, qu'y faire, mes enfants?
C'est ma mère que je défends.

A chacun son arme et ses aises.
Celles que je prends sont françaises;

Et quand la vieille est en danger,
Je pique au tas pour la venger.


Valmy

VALMY

Valmy, c'est la victoire entre toutes fleurie,
Où la guerre féroce abdiqua ses rigueurs,
Où le droit prit sa force au seul élan des cœurs,
Où la gloire n'eut pas pour autel la tuerie.

Goëthe, qui sentait là s'effondrer sa patrie,
N'en conçut contre nous ni honte ni rancœurs.
Ce vaincu stupéfait admira ces vainqueurs
Tels des Grecs d'autrefois chassant la Barbarie.

Dans leur triomphe il vit poindre un monde nouveau
Dont l'horizon futur emplissait son cerveau
De rêves aux splendeurs magnifiques et nettes;

Et c'est ce monde encor que de toi l'on attend,
Victoire des chapeaux au bout des baïonnettes,
Victoire si française et gagnée en chantant!





le Parigot à BERLIN

L'ENTRÉE À BERLIN

On passa sous toi, certe, et triomphalement,
Porte de Brandebourg! Vois quel beau régiment,
Tambour-major en tête, empanaché; superbe!
Mais, vrai, quelle avant-garde étrange! Un gosse imberbe,
Presque en loques, la pipe au bec, l'air effronté.
Une poule à son sac pend. De l'autre côté,
Queue en trompette, un chien arbore une cocarde.
C'est surtout ces trois-là que la foule regarde,
Tous d'un regard haineux, mais nul d'un œil malin.
Ils ne comprennent pas. Dame! ils sont de Berlin!
Comment goûteraient-ils les gaîtés ironiques
Du Gaulois, ces Prussiens triplement teutoniques?
Ce qu'il leur montre, avec son toutou, son poulet
Et ses loques, ce qui grandit le gringalet,
C'est ce que notre esprit mêle à notre bravoure,
C'est la blague que seul un Parigot savoure
A savoir qu'avant tous cet enfant du faubourg
A défilé sous la porte de Brandebourg,
Époustouflant Berlin colossalement bête,
Lui, sa poule et son chien à la queue en trompette.



LES « MARIE-LOUISE »

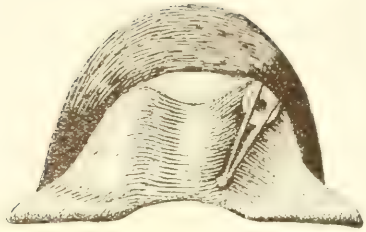
Pour leur frais minois dont le teint poupin
Fleure encor le lait blanc de la nourrice,
A leur arrivée un vieux turlupin
Leur donna le nom de l'Impératrice.

Vous voici sur eux, cosaques pareils
Aux diables barbus jaillissant des boîtes!
Ah! pauvres blancs-becs, quels rouges réveils,
Gorge sèche, yeux fous, cheveux droits, mains moites!

Mais non! Il n'est pas plus riche liqueur,
Versant plus de nerf, de force et de flamme,
Que ton lait, maman française au grand cœur;
Et donc nos blancs-becs ont du poil à l'âme.

Les diables barbus, leur charivari,
Ils en avaient peur à l'âge où l'on tette;
Mais, depuis, le plus poltron en a ri;
Et tous, devant eux, tiennent haut la tête.

Viennent, s'il le faut, les derniers moments,
Ils en sucreront la saveur amère
Avec les baisers de leurs deux mamans...
Oui, deux pour chacun : la France et sa mère!



LE

DERNIER CARRÉ



LE DERNIER CARRÉ

C'est le dernier carré. Rien à dire de plus.
Après tant de récits, tant de poèmes lus,
Ce qu'en a dit l'Histoire et chanté la Légende,
L'image qu'on s'en fait demeure encor plus grande.
Les mots évocateurs y perdent leur pouvoir.
Ce qu'il faut, c'est fermer les yeux, se taire, et voir;
Voir avec la stupeur immobile d'un rêve
Où tout l'infini tient dans la seconde brève
D'un éclair emplissant soudain le plein du ciel.
Chaque détail surgit, chacun essentiel;
Si bien que, les ayant tous contemplés, il semble
Que si l'on essayait d'en refaire un ensemble,
C'est de l'éternité que l'on aurait besoin.
Donc, silence! Et rouvrons les yeux, mais sur un coin,
Un seul, sans plus, de la Défaite des défaites.
Aussi calmes qu'aux jours des gloires et des fêtes,
Ils sont là, trois, au centre, en découverte, trois :
Deux grognards, l'arme au bras, pieds joints, bonnets tout droits,
Et le porte-drapeau, qui tend, selon la règle,
Au salut des boulets la couronne de l'aigle.
Et tout Napoléon est ici concentré.
Rien à dire de plus. C'est le dernier carré.



LE VITRIER



Sidi Brahim

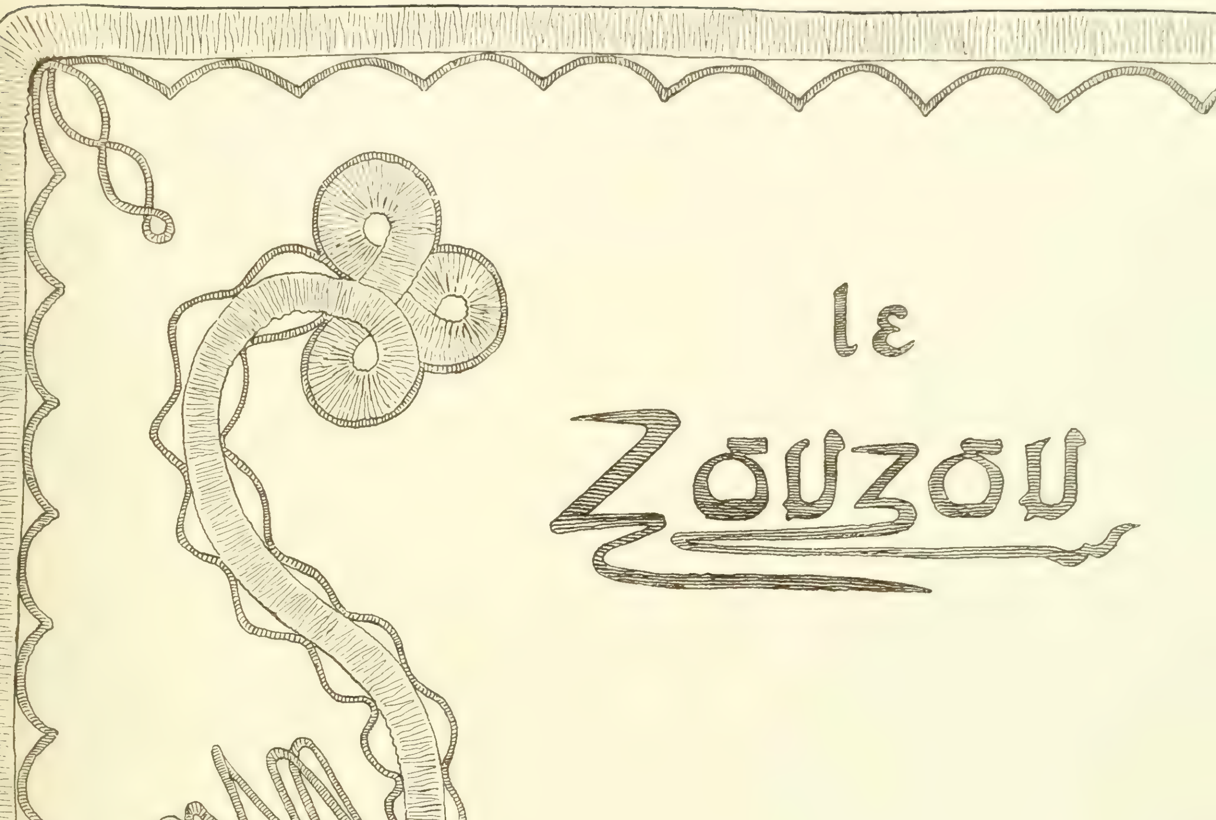
LE CLAIRON DE SIDI-BRAHIM
LE VITRIER

O brave Rolland, c'est naguère
Que tu mourus! Dans la grand'guerre
Où tombaient tant de nos guerriers
Ta fin ne fit pas grand tapage.
Splendide pourtant fut ta page,
Humble clairon des vitriers.

On devrait l'apprendre à l'école
Plutôt que le tambour d'Arcole.
Même, auprès de toi, ce n'est rien
Le fameux Régulus de Rome.
D'ailleurs, ton histoire, bonhomme,
Tu la contais si bien, si bien!

Mais qu'importe! Elle vit, ta gloire;
Et pour sonner la goutte à boire,
Quand les vitriers vont au feu,
C'est ta marche que leur fanfare
Joue à l'ennemi qui s'effare,
Et Rolland *est là,* plus qu'*un peu.*


JOB


le
ZOUZOU

LE ZOUZOU

De quel pays? On n'en sait trop rien;
Mais débrouillard comme un faubourien.
Qu'il soit d'ici, de là, n'importe où,
Ayant reçu ton coup de soleil,
Afrique, il est... tien, et sans pareil.
C'est le zouzou.

Quel barda fait de quel bric-à-brac,
De bric, de broc, surcharge son sac!
Tout ça lui sert, même son matou.
A quoi? Lui seul en a le secret.
Mais là dedans, tout y est, tout prêt.
C'est le zouzou.

Il n'en est point gêné, ni plus lourd.
Un coup de chien? Il y saute, y court,
Toujours d'attaque, en fou, casse-cou.
Un contre vingt, il entre dedans,
Et même y meurt, mais la pipe aux dents.
C'est le zouzou.


LE SAPEUR

LE SAPEUR

On ne reverra plus les sapeurs de jadis!
Ils ont rejoint là-bas, où dorment les féeries,
Charlemagne, jaloux de leurs barbes fleuries;
Et s'ils sont de planton, c'est au seuil du roi d'Ys.

Ils parlaient un jargon étrangement métis,
Car leur patrie était faite de deux patries,
L'Alsace et la Gascogne, et dans leurs causeries
L'accent amalgamait tarteifle et cadédis.

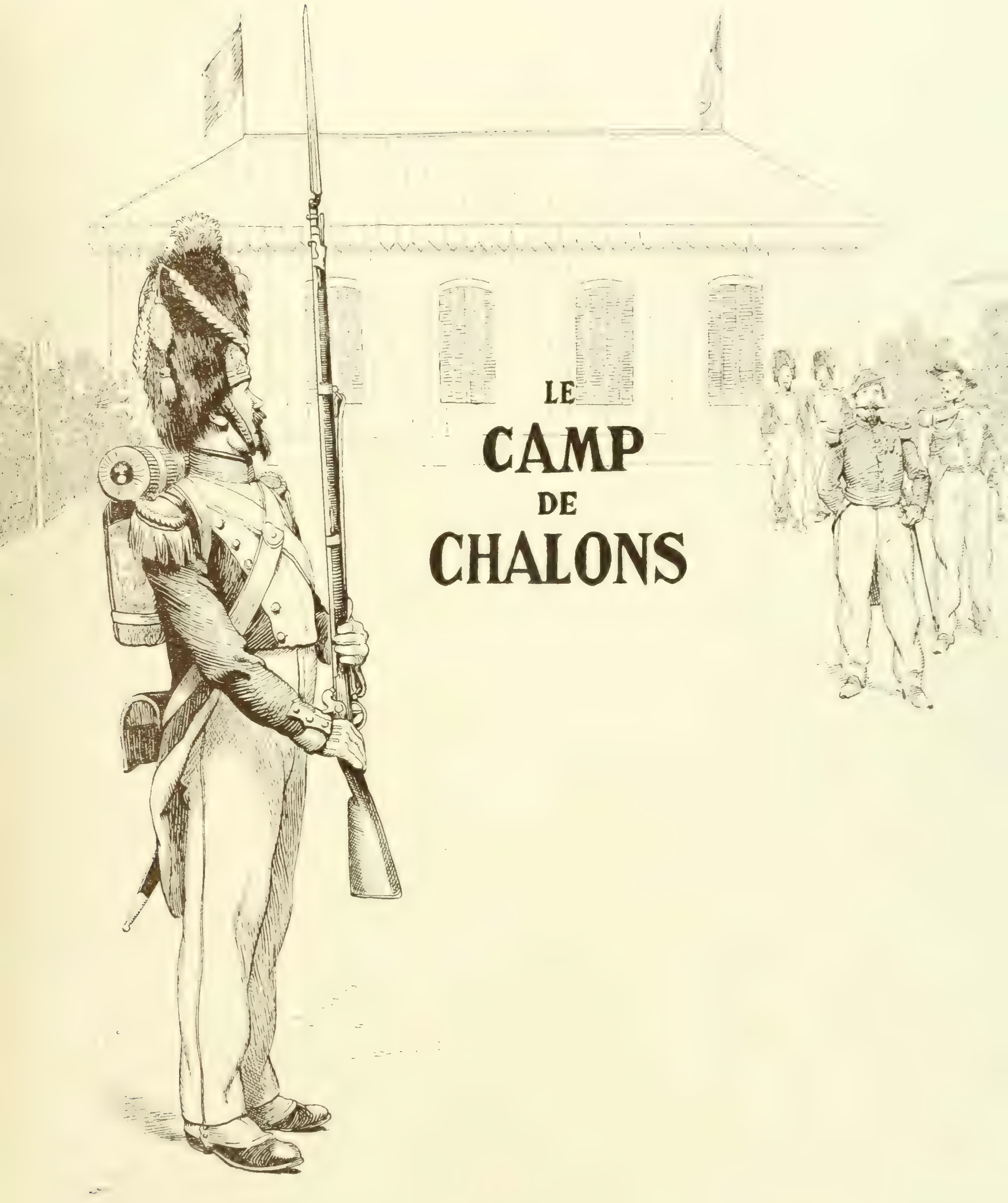
Au front du régiment ils semblaient son panache.
Tablier blanc, bonnet à poils, luisante hache,
Tant de barbe, quel beau spectacle, et solennel!

Mais rien n'était gentil (n'est-ce pas, cher Coppée?)
Comme eux, en bonnes des enfants du colonel,
Jouant à la raquette et berçant leur poupée.





LE CAMP DE CHALONS



AU CAMP DE CHÂLONS

Au camp de Châlons (que c'est loin!),
Enfant de troupe brun et rose,
De cette énorme apothéose
Je fus le tout petit témoin.

Trente mille hommes! Nul ne bouge.
C'est ça qui m'étonnait le plus,
Et, sur ces trente mille élus,
D'en être un, en pantalon rouge.

Je n'en suis pas plus fier pour ça!
Las! je me dis avec tristesse :
« Oui, c'était beau; mais quand était-ce? »
Or, depuis que ce jour passa,

Soixante ans m'ont tanné la cosse;
Et quand j'évoque son décor,
C'est surtout pour m'y voir encor
Dans mon uniforme de gosse,

Et revivre, petit témoin
De cette énorme apothéose,
L'enfant de troupe brun et rose
Du camp de Châlons, loin, si loin!


JOB

Le Moblot



LE MOBLOT

Le uhlan batteur d'estrade
De la main fait *kamarade.*

Pris sous son cheval mourant
Et par la frousse, il se rend.

Le moblot qui le regarde
En a la face hagarde.

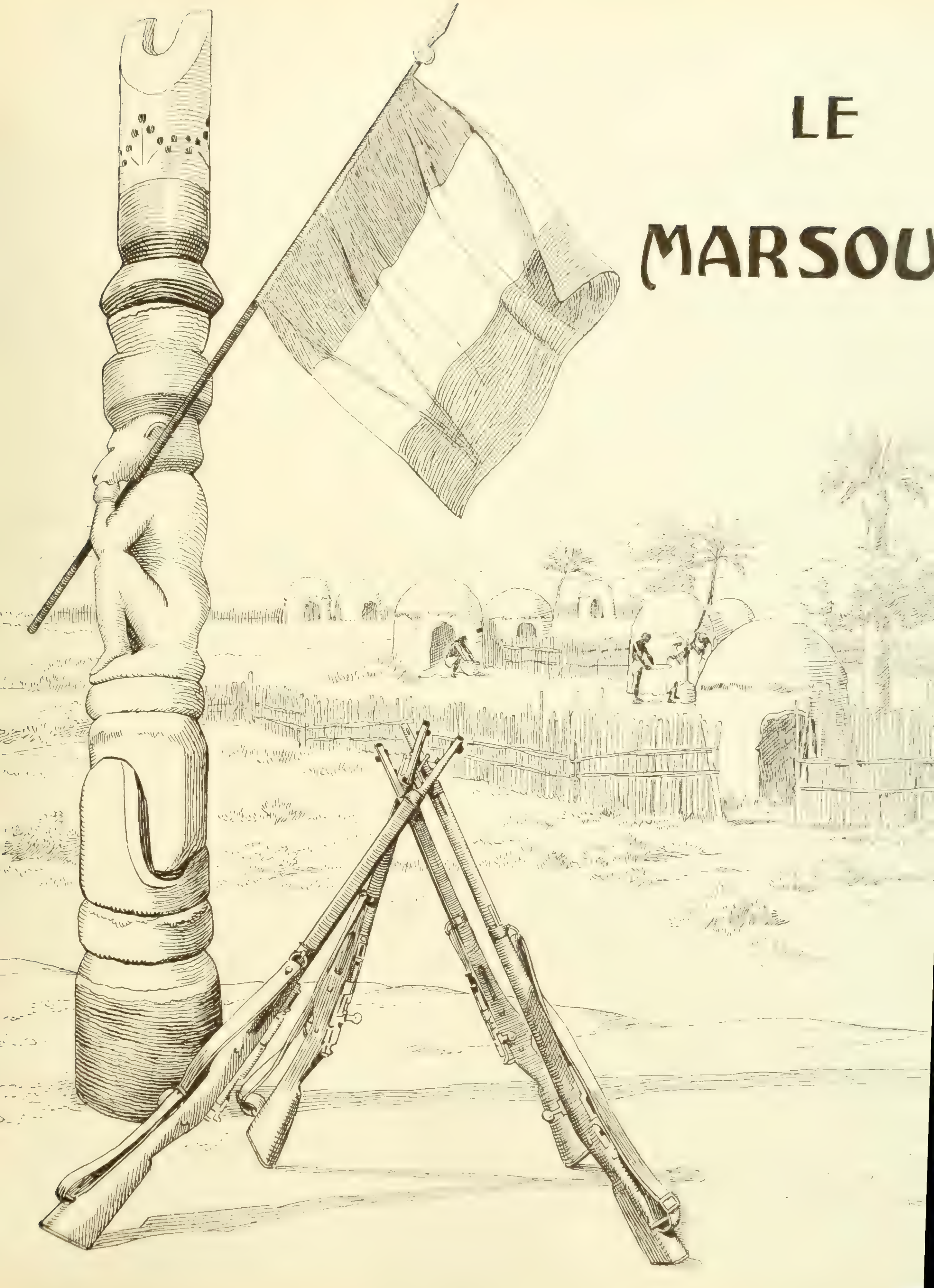
Tirer sur un homme à bas,
Criant grâce, il n'ose pas.

Puis, tuer un homme est rude;
Faut en avoir l'habitude.

Lui, c'est la première fois...
Mais en lui monte une voix :

« Aux francs-tireurs, lui, qu'il grille,
« Fait-il grâce, le gorille? »

Et le moblot, rassuré,
Sur le gorille a tiré.


LE
MARSOU

LE MARSOUIN

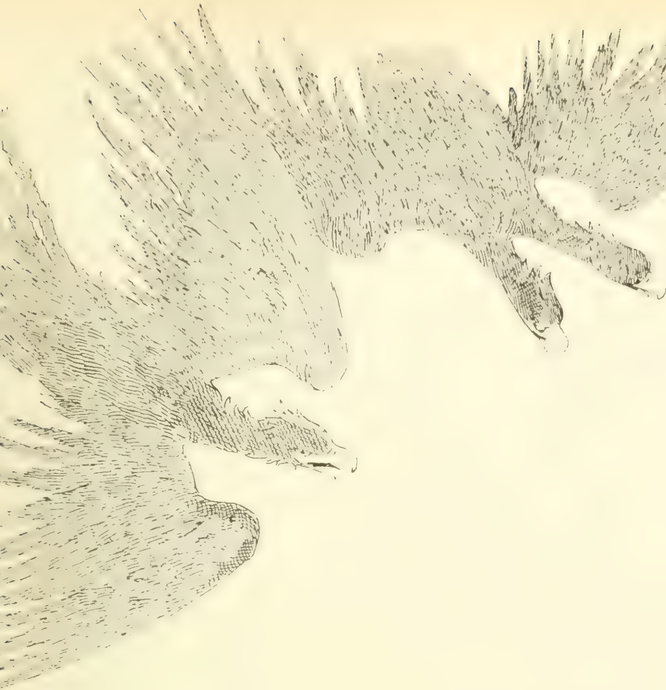
Tout seul en haut du mirador,
A quoi rêves-tu vers l'espace,
Français? Es-tu l'oiseau rapace,
Voleur de terre et chercheur d'or?

Non, plus noble est ton espérance;
Car ce qui flambe dans tes yeux
Sur ce pays silencieux,
C'est l'âme ardente de la France,

L'âme des ancêtres gaulois
Qui coururent toute la terre
Non pas par fureur militaire
Ni pour *exploiter* leurs exploits,

Mais pour qu'après tant d'aventures
L'arbre en fleurs de la liberté,
Que partout leur sang a planté,
Abritât les races futures;

Et même aux peuples les plus vieux
Infuser ces nouvelles sèves,
C'est à quoi, seul, là-haut, tu rêves,
Colonial mystérieux.



le 2 Aout 1914



2 AOUT 1914

Le maire, d'une voix ferme, quoique meurtrie,
A lu l'affiche. Elle est au mur de la mairie.
La cloche a rappelé tous les gars du labour.
Un petit de treize ans, grave, bat le tambour.
Un vieux, pour le départ, vient d'offrir sa charrette;
Car tout de suite on doit partir. Chacun s'apprête.
L'ordre est formel, et nul n'y renâcle. Il le faut.
La femme et les enfants pleurent. L'homme, front haut,
Les presse tour à tour sur sa rude poitrine,
Mais sans larmes. Le sourd tambour qui tambourine
Et le tocsin qui râle avec des cris stridents
Étouffent ses sanglots mâchés entre ses dents.
Non, tu ne l'aimes point, la guerre que les mères
Détestent. Dans ton cœur, tant de belles chimères
Ont semé tant d'espoirs fous dont tu te repais,
O pauvre homme rêvant d'universelle paix
Où tout le genre humain ne peine qu'aux semailles
Dont vivent les anciens, la mère et les marmailles!
Et c'est fini. Tu vas te battre. Oui, paysan,
Ce que tu dois semer aujourd'hui, c'est ton sang!
Pour la Terre, tu n'en seras pas économe,
Et ta femme, qu'elle est, peut compter sur son homme.




LA MARNE

LA MARNE

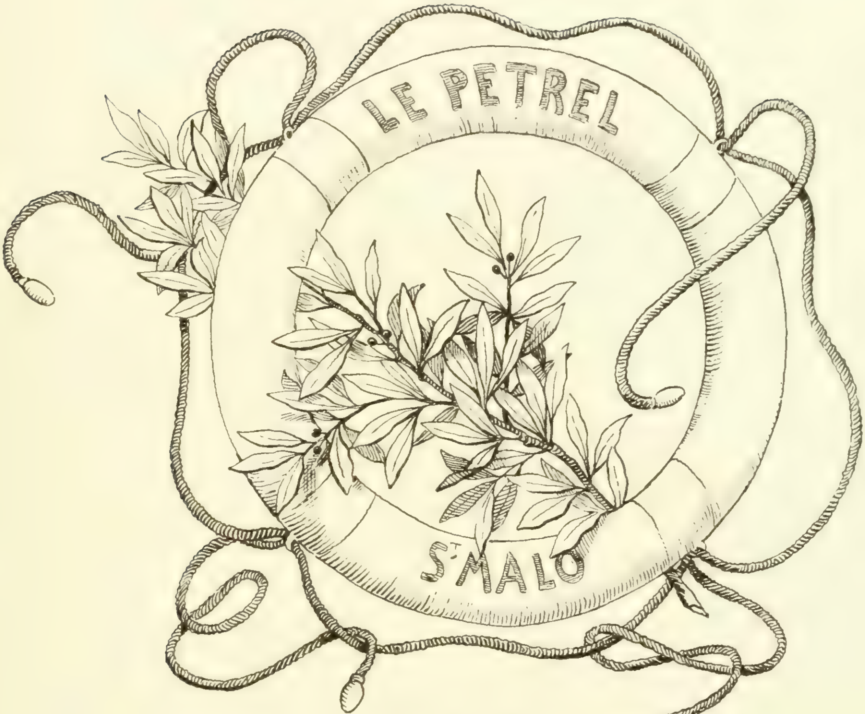
D'où sors-tu, flux torrentiel
Balayant jusqu'au bout du ciel
Ce vieux sol de craie et de marne
Dans lequel les Boches vainqueurs
Étaient sûrs d'enterrer nos cœurs?
C'est de toi, Marne.

Où le triomphateur mastoc
Sous notre premier coup d'estoc
Tomba-t-il du haut de sa carne,
Pareille à celle d'Attila,
Laquelle, elle aussi, creva là?
C'est sur la Marne.

Petite rivière au grand nom,
Pallas de notre Parthénon,
Toute la France en toi s'incarne.
Vivent Joffre et ses poilus bleus!
Vive ton vin miraculeux!
Vive toi, Marne!







LE CHALUTIER

LE CHALUTIER

C'est *le Pétrel,* de Saint-Malo.
Chalutier sur la mer bretonne,
Il tirait, métier monotone,
Les poissons vivants hors de l'eau.

Plus gaie aujourd'hui, sa besogne!
Il fouille encor, mais l'horizon,
Sous lequel rôde, en trahison,
L'affreux sous-marin sans vergogne

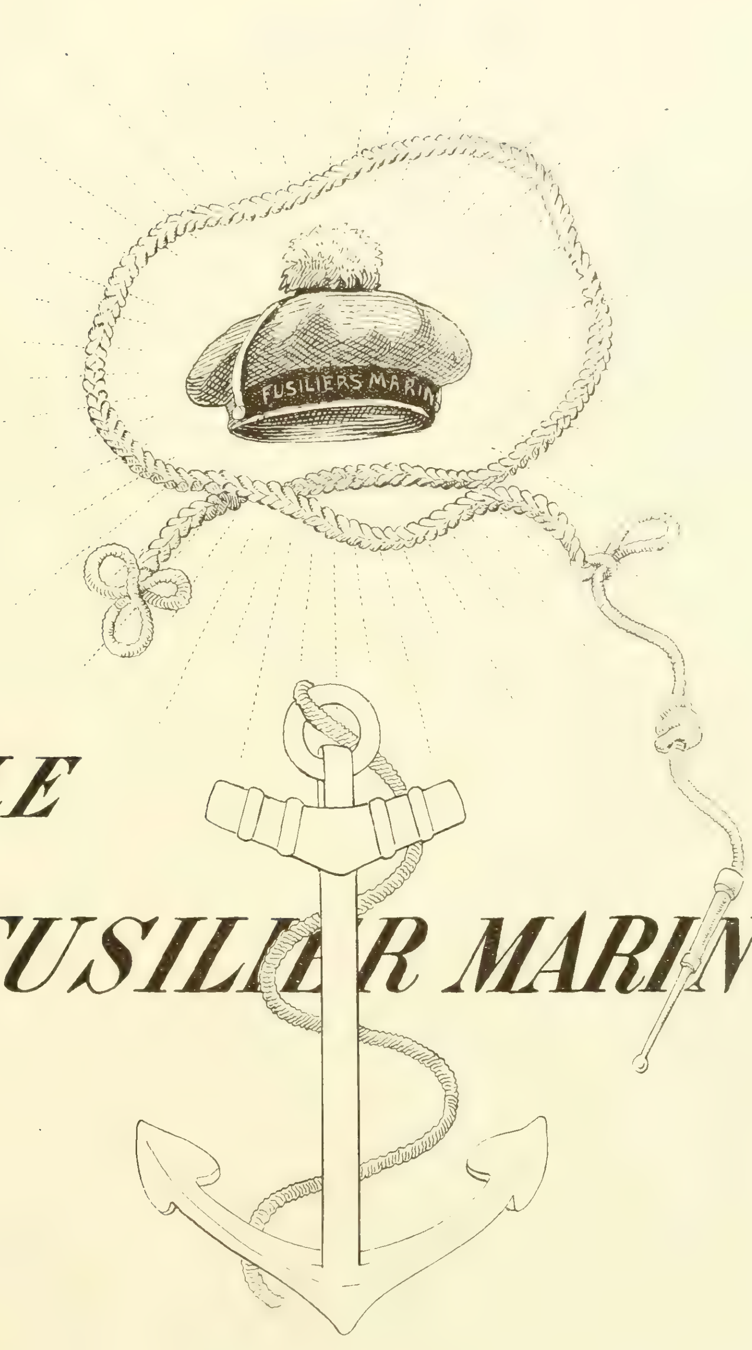
Condamnant aux pires trépas,
Dans sa scélératesse immonde,
Femmes, enfants, pêcheurs, du monde
Désarmé qui ne se bat pas.

Soit! *Le Pétrel* change d'ouvrage.
Au lieu d'un chalut, un canon!
Il sera digne de son nom.
Le pétrel n'aime que l'orage.

Et *le Pétrel* de Saint-Malo,
S'il voit le requin boche poindre,
L'enverra d'un coup vous rejoindre,
Poissons crevés, au fond de l'eau.



LE FUSILIER MARIN



LE FUSILIER MARIN

Fusilier marin au rouge pompon
Ne craint pas à terre un coup de tampon
Et se fait parfois cueillir dans un bouge;
Mais il se retrempe, une fois en mer;
Or, c'était pareil à la mer, l'Yser,
N'est-ce pas, mon gars, l'homme au pompon rouge?

Eau jaune, ciel gris, on se croit à bord.
Ici le créneau, kif-kif un sabord!
L'œil au point de mire, et feu sur qui bouge!
Et quand il fallait sortir du créneau,
On mettait là-bas, tuant en pleine eau,
A la baïonnette aussi pompon rouge.

Si bien que, parmi nos plus fiers poilus,
Il l'était, sur terre et sur mer, le plus.
Contre la Bochie à trogne de gouge
La Guerre n'eut pas de meilleur guerrier.
O France, à ton front le divin laurier
Pour cocarde en fleur a son pompon rouge.




LE
75

LE 75

Comme sa sœur la baïonnette,
Il est long, d'une ligne nette.

Comme elle, avec son air étroit,
Il porte loin et frappe droit.

Le bec ouvert, la serre prête,
Planait là-haut l'affreuse bête.

Vers l'aigle clangorant là-haut
On met la hausse au point qu'il faut.

D'un coup sec l'obus part, va, siffle.
L'aigle reçoit en plein sa gifle.

Dans le ciel, son bleu promenoir,
L'aigle tourbillonne, tas noir.

Il dégringole, s'ébouriffe,
Claquant du bec, fou de la griffe,

Puis vient choir aux pieds du terrien,
Loque molle qui n'est plus rien.





la lettre du Pépère

LA LETTRE DU PÉPÈRE

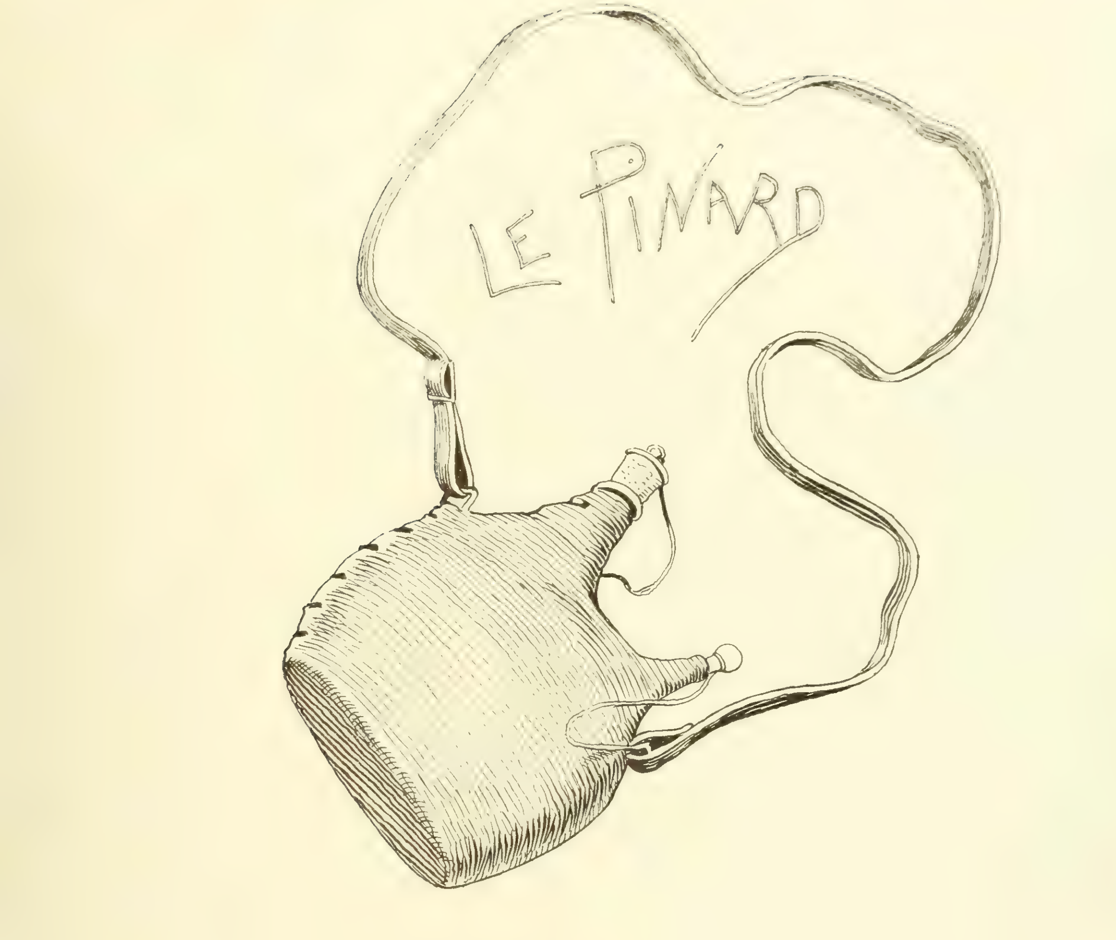
Dans la tranchée, à l'abri du gnon,
Pendant que trois font une manille,
Le vieux pépère a mis son lorgnon;
C'est pour écrire à sa famille.

Que dit sa lettre? Eh! bien, qu'il va bien,
Qu'on tient toujours, que ça continue...
Mais cette lettre où ne se dit rien,
Elle sera la bienvenue.

On répondra de même façon :
Que l'on travaille et que l'on espère,
Qu'on est aux champs, labour ou moisson...
Mais cela suffit au pépère.

C'est de ces riens que se fait le tout
De leur histoire et de notre histoire.
Ici, là-bas, même vie! Au bout,
Il en sortira la victoire.

Quand donc, au sein de nos Instituts,
En ces gens-là rendra-t-on, ô France,
Hommage à tes deux grandes vertus,
L'humble courage et l'endurance?


LE PINARD
CI-GIT
LE CAFARD
JOB

LE PINARD

Là-haut, bim, boum! Quel patatras!
En bas, pour tous copains, des rats!
Les pieds dans l'eau. Ça, c'est sévère.
Mais le pinard de mon bidon
Me fait glouglou jusqu'au bedon.
Faut pas s'en faire!

Grâce à lui, toujours le cœur chaud.
Contre lui, d'en bas ou d'en haut,
Aucun cafard ne persévère.
Vin rouge où se fond tout le noir,
Coule, coule en mon entonnoir.
Faut pas s'en faire!

Boche et cafard, les deux hideux,
Sûr, on les aura tous les deux.
Tu m'en réponds, toi, de l'affaire.
Quand on a ça dans le coco,
On chante quoi? Cocorico!
Faut pas s'en faire!



LE TRIOMPHE DU POILU



LE TRIOMPHE DU POILU

Il a passé sous l'arc de Triomphe, en vainqueur,
Mais sans orgueil au front, quoique la joie au cœur.

Tous les siècles passés de toute notre histoire
Ont, d'un *présentez arm's,* honoré la victoire;

Et la France, et l'Europe, et le monde étaient là;
Et le ciel même avait sa robe de gala.

Dans ce Paris, plus grand qu'Athènes et que Rome,
Lui, cependant, à quoi pensait-il, le pauvre homme?

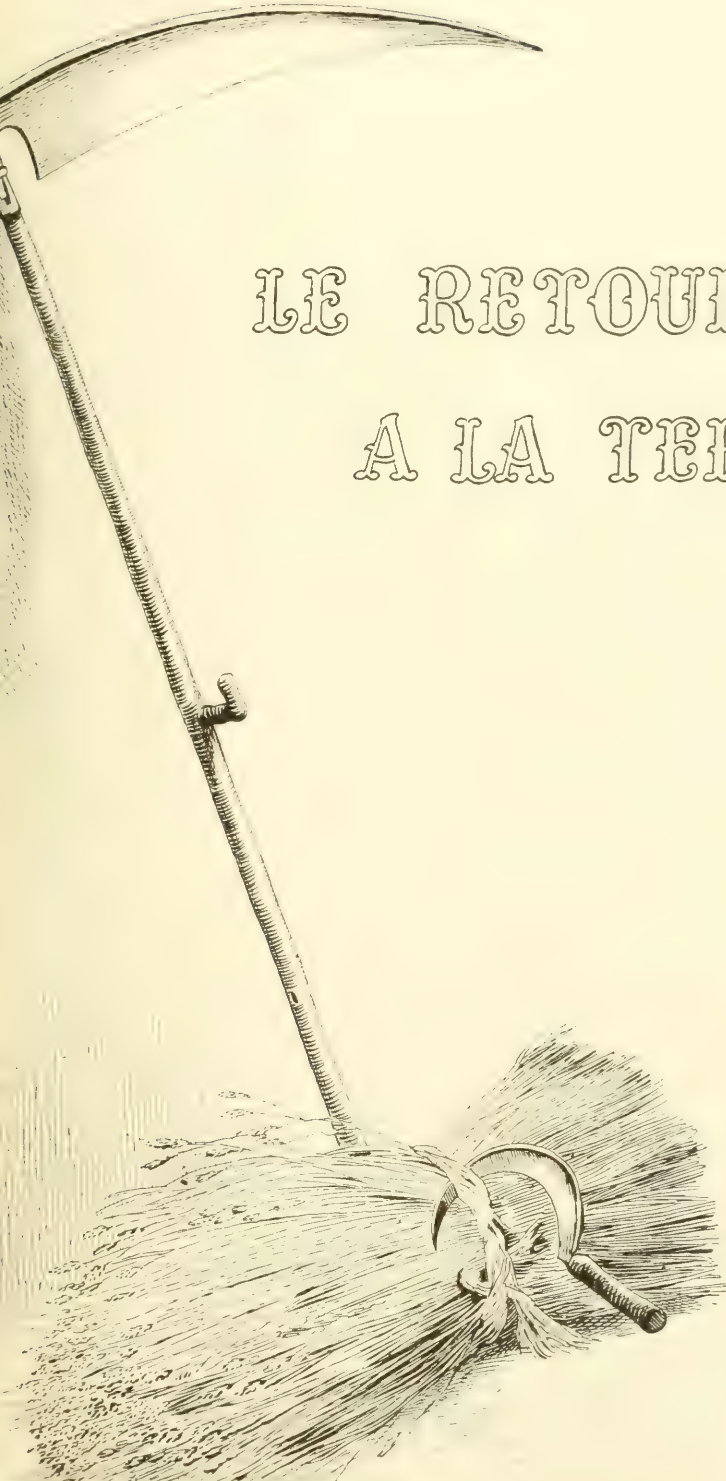
Peut-être à tout cela. Peut-être aussi que non.
C'est le Poilu, sans plus. Il n'a pas d'autre nom.

Son devoir, cette fois, était énorme, immense;
Mais, de toujours le faire, il a l'accoutumance,

Et donc, s'étant trouvé pour celui-ci tout prêt,
Il a, sous son barda, le triomphe discret,

Et se contente tout simplement d'y souscrire
Avec son brûle-gueule au coin de son sourire.





LE RETOUR A LA TERRE



LE RETOUR À LA TERRE

T'y voilà de retour, paysan, à la Terre!
Tu reprends ton labeur d'un éternel souci.
Le héros que tu fus là-bas, tu l'es ici.
Porte-le fièrement, ton bonnet militaire.

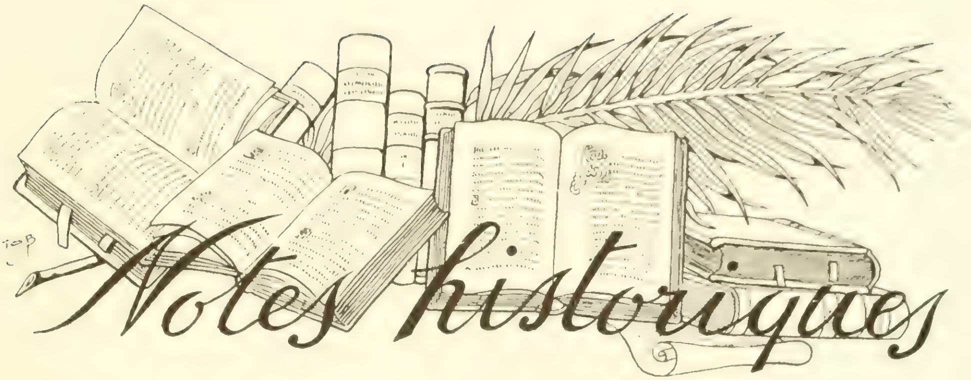
Le chiffre de tes morts est là, sans commentaire,
Pour prouver que la France et que le Monde aussi
Te doivent leur salut, ô paysan!... Merci!
Moi, j'en reste à jamais ton humble tributaire.

Quand me viendra, bientôt, l'inéluctable jour
Du vrai, définitif et suprême retour
A la Terre, à la glèbe auguste et maternelle,

N'est-ce pas toi, mon gars, travailleur merveilleux,
Qui m'auras assuré de l'avoir, libre, en elle,
Le bon coin du bon lit où dorment les aïeux?







LA CROISADE DES ENFANTS

Arrivés à Marseille au nombre de trente mille, ces enfants s'embarquèrent sur sept vaisseaux. Les armateurs, qui s'étaient engagés à les transporter gratuitement, allèrent les vendre aux marchands d'esclaves de Bougie et d'Alexandrie. La plupart périrent ; un petit nombre recouvra plus tard la liberté.

LE FRANC ARCHER DE BAGNOLET

L'institution des francs archers, qui eut lieu en 1448, fut le complément de celle des compagnies régulières d'hommes d'armes, et fonda l'infanterie nationale. Le franc archer était « un bon compagnon usité de la guerre », choisi dans chaque paroisse, équipé par elle et exempté de la taille. Ce bon compagnon devait toujours être prêt à marcher sur l'ordre du roi *en habillement suffisant et convenable, de dague, espée, arc, trousse, jacque ou huque de brigandine* (armure légère).

Les francs archers ne recevaient de solde qu'en campagne, et une fois retournés dans leur maison, il leur était interdit de faire usage de leur habillement de guerre, *fors aux jours de feste, quand ils se voulaient essayer à tirer de l'arc ou de l'arbaleste.*

LA PREMIÈRE BAIONNETTE

C'est une opinion généralement répandue que les premières baïonnettes furent fabriquées à Bayonne. On lit, en effet, dans une chronique du Midi de la France : « Ce fut durant le siège que Bayonne soutint en 1523 contre les rois d'Angleterre et d'Aragon réunis que les femmes de cette ville, se chargeant courageusement d'en défendre les remparts, inventèrent la baïonnette. »

« On lit dans Daniel (1721-A) que le régiment des fusiliers du roi (devenu Royal-artillerie) a le premier été armé de baïonnettes en 1670.

« Au commencement du siècle passé, la baïonnette était encore une espèce de dague dont le manche s'enclavait dans le canon des fusils et des mousquets ; par conséquent, la baïonnette mise au fusil en rendait impossible le feu. Vers cette époque fut inventée la douille ou manche creusé et coudé, et la baïonnette permit dès lors le feu et fut prise par toute l'infanterie française. »

(Général Bardin, *Dictionnaire de l'armée de terre.*)

« Nerwinden fut emporté à deux reprises par l'infanterie qui, pour la première fois, chargea résolument à la baïonnette. »

(Dupuy, *Histoire de France.*)

LE PETIT TAMBOUR DE WATTIGNIES

« A la bataille de Wattignies, un jeune tambour du 89e d'infanterie, nommé Stroh, parvenant à se glisser seul au milieu des tirailleurs autrichiens, par une ruelle ombragée d'arbres, était allé battre la charge au milieu du village de *Dourles*, et y avait causé une panique qui favorisa l'entrée des troupes françaises.

« Cependant il fut cerné par les grenadiers hongrois, qui le tuèrent. »

(Ministère de la Guerre, *Historique des corps de troupe de l'armée française.*)

VALMY

« Kellermann avait pris position sur la butte de Valmy avec ses conscrits que les émigrés appelaient des tailleurs et des cordonniers ; mais il se trouva que ces courtauds de boutique respiraient, comme de vieux soldats, l'odeur de la poudre.

« Ces conscrits supportèrent le feu avec un sang-froid sur lequel l'ennemi ne comptait pas. Les obus ayant mis le feu à quelques caissons des batteries françaises, l'explosion blessa et tua beaucoup de monde, et il y eut un moment de désordre. — Brunswick en profita pour lancer son infanterie en colonne d'attaque. Kellermann les laisse avancer sans tirer un coup de feu, puis se met au premier rang et, au cri de *Vive la Nation !* que toute la ligne répète, s'apprête à charger l'ennemi à la baïonnette. Ce cri immense qui se prolonge pendant plusieurs minutes, cette fière attitude arrêtent les Prussiens ; le canon de Dumouriez laboure les flancs de leur colonne ; ils redescendent à la hâte et Brunswick fait cesser l'action (20 septembre 1792). »

(Duruy, *Histoire de France.*)

L'ENTRÉE A BERLIN

Le premier soldat français que virent les Berlinois fut, en effet, ce *loustic* Parisien, avec son chien et son oie ; des mémoires, des souvenirs contemporains de Berlinois ayant assisté à la scène en font foi.

Quant à l'impression que produisirent sur les Prussiens nos petits soldats loqueteux, boueux, tannés, mais d'allure héroïque, nous la trouvons naïvement exprimée dans les quelques lignes suivantes :

« Nous logeâmes au printemps (1807) de l'infanterie de ligne française qui produisit une vive sensation. J'allais souvent voir ces soldats faire l'exercice, — c'étaient vraiment encore des *sans culottes* (*sic*). — Il était impossible de voir ces gaillards martiaux sans éprouver pour eux de l'*enthousiasme*... Ils portaient encore les chapeaux à l'ancienne mode de la Révolution et des queues courtes et épaisses ; seules les épaulettes rouges leur donnaient un certain éclat.

« Leur uniforme se composait d'un habit à taille courte et à longues basques, très usé, et ils avaient des pantalons de toutes couleurs, surtout faits par eux-mêmes avec des garnitures de lits volées ; mais leurs visages brunis, audacieux, leurs yeux étincelants et l'élasticité, la promptitude et l'énergie de leurs mouvements, avant tout, le feu de leur attaque à la baïonnette persuadaient chacun que nous avions devant nous les premiers soldats du monde. »

(Dessau, *De l'an* 1806 *à* 1815.)

LES MARIE-LOUISE

Ce sont les petits conscrits de 1813. — La funeste campagne de Russie avait vu disparaître l'élite de nos vieux soldats, et nos anciens alliés de la Confédération du Rhin grossissaient maintenant les forces de nos ennemis, mais l'Empereur et la France trouvent des forces nouvelles ; des armées de conscrits viennent remplacer les vieilles bandes d'Égypte et d'Italie, et les gardes nationales forment 21 régiments de ligne avec 100 cohortes de leur premier ban.

C'est à Weissenfels que les conscrits de 1813 virent l'ennemi pour la première fois. Ney, qui les commandait, enthousiasmé de leur jeune et bouillant courage, se hâta d'écrire à Napoléon pour lui exprimer sa joie et sa confiance :

« Ces enfants, lui écrivait-il, sont des héros : Je ferai avec eux tout ce que vous voudrez ! »

LE ZOUZOU

Dès août 1830, beaucoup d'Algériens, surtout des Kabyles de la confédération des *Zouaoua*, offrirent leurs services à la France. Le 1er octobre 1830, ils furent organisés sommairement en deux bataillons dans lesquels entrèrent d'anciens soldats de la garde royale et des volontaires parisiens, anciens combattants de Juillet, dits « volontaires de la charte ».

« Réduits à un seul bataillon en 1832, les zouaves comptent à ce moment 2 compagnies françaises et 8 compagnies indigènes ; un deuxième bataillon est organisé en 1836, et un troisième en 1841.

« Enfin ces trois unités, jusque-là indépendantes, sont formées en un *régiment de zouaves* à trois bataillons dont les huitièmes compagnies reçoivent les rares indigènes conservés dans le corps.

« Le 13 février 1852, le régiment des zouaves donne naissance à trois régiments de trois bataillons à neuf compagnies. Il n'y a plus désormais d'indigènes dans les rangs des zouaves. »

(Commandant Saurey, *Iconographie militaire*, tome II.)

LE TAMBOUR-MAJOR

Assaut et prise de Constantine, 13 octobre 1837.

« Les troupes destinées à monter à l'assaut furent divisées en trois colonnes : la première, commandée par le lieutenant-colonel Lamoricière, fut composée de 40 sapeurs du génie, 300 zouaves et 2 compagnies d'élite du 2e léger ; — la seconde, conduite par le colonel Combes, comprenait la compagnie franche du 2e bataillon d'Afrique, 80 sapeurs du génie, 100 hommes du 3e bataillon d'Afrique, 100 hommes de la légion étrangère et 300 du 47e de ligne ; la troisième, aux ordres du colonel Corbin, fut formée de deux bataillons composés de détachements pris dans les quatre brigades, car tous les corps avaient hautement manifesté le désir d'être représentés dans cette action décisive.

« A 7 heures, toutes les dispositions étaient prises, et le colonel Lamoricière, à la têtes de ses zouaves, attendait avec impatience le signal de l'assaut : le duc de Nemours le lui donne. Stimulés par la voix de leur chef, ces braves se précipitent sur la brèche à travers une grêle de balles et, renversant tous les obstacles, ils couronnent le rempart de leurs baïonnettes au-dessus desquelles flotte le drapeau tricolore soutenu par le capitaine Garderens.

« Alors un combat acharné, terrible, s'engage de maison en maison...

« Cependant, à mesure que la première colonne gagnait du terrain, le général en chef lançait de nouvelles troupes prises dans les deux autres colonnes. Ces troupes n'arrivaient que par détachements de deux compagnies, disposition sage et prudente qui prévint l'encombrement et rendit moins considérable le chiffre des morts et blessés.

« Cependant un grand nombre de braves et, parmi eux, beaucoup d'officiers, furent mortellement atteints : le commandant Serigny, du 2e léger, fut écrasé par la chute d'un mur. Lamoricière fut horriblement brûlé par l'explosion d'un magasin à poudre, et le colonel Combes reçut deux blessures mortelles au moment où un mouvement qu'il dirigeait livrait l'intérieur de la ville à nos troupes.

« Il eut pourtant la force de s'assurer du succès et vint en rendre compte au duc de Nemours avec un calme stoïque. « Heureux, dit-il en terminant, ceux qui ne sont pas blessés mortellement ; ils jouiront du « triomphe ! »

« Après ces dernières paroles, il chancelle et s'affaisse. On s'aperçut alors qu'une balle lui avait transpercé la poitrine ; le surlendemain il n'était plus. » (GALIBERT, *Histoire de l'Algérie ancienne et moderne.*)

LE VITRIER

« Une compagnie de *chasseurs d'essai*, constituée en 1837 à Vincennes, devint *bataillon provisoire de chasseurs à pied* en 1838 ; l'année suivante, ce corps prend le nom de *bataillon de tirailleurs*.

« Le 1er novembre 1840, il est formé neuf nouveaux bataillons de *chasseurs à pied*. Ces bataillons sont à neuf compagnies dont une de carabiniers ; ils reçoivent, en 1842, le nom de *chasseurs d'Orléans*.

« Les 1er, 3e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e et 10e bataillons combattent en Algérie sous le règne de Louis-Philippe.

« Après l'extermination par les Arabes de la colonne Montagnac, composée d'un escadron du 2e hussard et de 350 chasseurs à pied du 8e bataillon, le 23 septembre 1845, la compagnie de carabiniers de ce bataillon, bloquée dans le marabout de Sidi-Brahim, résiste pendant trois jours à toutes les attaques. Le capitaine Dutertre, blessé et prisonnier de l'émir, envoyé par lui pour obtenir la reddition de ces braves, les encourage à se défendre jusqu'à la mort ; il a aussitôt la tête tranchée sous les yeux de ses frères d'armes. A bout de vivres et de munitions, les chasseurs tentent de se faire jour : treize hommes seulement y parviennent... » (Commandant SAUREY, *la France en campagne.*)

Le clairon Rolland fut un des héros de Sidi-Brahim, et peut-être le plus populaire.

Né en Auvergne, il y mourut, en 1915, officier de la Légion d'honneur.

Il racontait fort simplement son héroïque exploit : devant les cadavres décapités de Dutertre et de ses camarades, l'émir lui fit remettre son clairon en lui ordonnant, sous peine de la vie, de sonner « Cessez le feu ».

« Alors, j'ai pris mon tube, *je l'ai essuyé*, et je leur ai f... la charge ! »

LE CAMP DE CHALONS

« Tous les dimanches, la garde se réunissait en grande tenue et se massait auprès du quartier impérial, autour d'un autel en plein air, pour y entendre la messe militaire.

« Cette cérémonie était vraiment grandiose, et tous ceux à qui il a été donné d'y assister en ont gardé une impression profonde et ineffaçable.

« Les troupes se formaient sur trois côtés d'un carré, autour de l'autel monumental envoyé de Paris par M. Godillot, le fournisseur militaire si connu.

« Sur les marches du côté gauche, tous les porte-aigles se disposaient en une ligne étincelante ; en face d'eux, tous les sapeurs sur deux rangs se groupaient le long des degrés, la hache sur l'épaule, immobiles comme des statues.

« L'Empereur, suivi de tous les généraux, escorté d'un état-major des plus nombreux, se rendait à la messe, à pied, au son des sonneries « Aux champs » et au bruit des salves d'artillerie.

« Un général de brigade commandait les troupes pendant le service divin, tandis que, devant tous les tambours et clairons réunis, un immense tambour-major, grimpé sur un escabeau pour être mieux vu, faisait exécuter les batteries et les sonneries.

« Un coup de canon annonçait le commencement de la messe. Au moment de l'élévation, un drapeau hissé au sommet d'un grand mât, près de l'autel, donnait le signal de la prière militaire au Dieu des armées descendu au milieu des troupes. Le canon tonnait, les clairons et les tambours sonnaient et battaient « Aux champs », les trompettes faisaient entendre la marche, et les troupes, présentant les armes, s'agenouillaient et s'inclinaient religieusement. » (Capitaine Richard, *la Garde* 1854-1870.)

LE MOBLOT

« La loi de recrutement, votée le 1er février 1868, élevait nos forces actives de 700 000 à 900000 soldats, et créait, dans la garde mobile, une réserve de 500000 hommes. La garde mobile, organisée par décret du 28 mars suivant, par département, en bataillons de 2000 hommes à 8 compagnies, avait ses officiers nommés par l'Empereur. Le 30 août 1870, elle formait (sur le papier) 58 régiments à 3 bataillons et 144 bataillons isolés.

« Si l'opposition, dans les dernières années de l'Empire, n'avait pas entravé les projets du maréchal Niel, nous aurions eu, au commencement de la guerre de 1870, dans la garde mobile, une formidable réserve organisée et exercée. Nos jeunes moblots, formés hâtivement au moment des désastres, durent faire leur apprentissage en campagne... Ils s'en tirèrent toujours, sinon avec bonheur, du moins avec bravoure. »

(Commandant Sauvey, *la France en campagne.*)

REICHSHOFFEN (Frœschwiller)

« Ce fut alors que, jugeant la bataille tout à fait perdue, le maréchal de Mac-Mahon donna l'ordre à la division de cuirassiers du général de Bonnemain de couvrir la retraite, de contenir l'ennemi pour permettre à l'armée vaincue de traverser la Sauer et de battre en retraite. »

(Jules Claretie, *Histoire de la Révolution de* 1870-1871.)

3e Régiment de cuirassiers. — Frœschwiller.

Le colonel de Lacarre a la tête emportée par un obus au moment où il levait son sabre pour donner le signal de la charge.

4e Régiment de cuirassiers. — Frœschwiller.

Le régiment prend part à plusieurs charges exécutées dans la direction du village d'Elsasshausen. Il perd le tiers de son effectif.

8e Régiment de cuirassiers. — Frœschwiller.

Le 8e cuirassiers couvre la retraite de l'armée en exécutant dans le village de Morsbronn une charge héroïque à la suite de laquelle il perd les deux tiers de son effectif.

9e Régiment de cuirassiers. — Frœschwiller.

Le 9e cuirassiers se sacrifie pour couvrir la retraite de l'armée.

(Ministère de la Guerre, *Historique des corps de troupe de l'armée française.*)



TABLE DES MATIÈRES

38616. — TOURS, IMPRIMERIE MAME

